DISCOURS

PRONONCÉ SUR LA TOMBE DE

MARCHAL DE CALVI

LE 24 FÉVRIER 1874

JOUR ANNIVERSAIRE DE SA MORT

A L'OCCASION DE

L'INAUGURATION DE SON BUSTE

AU CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE

PARIS

IMPRIMERIE DE VICTOR GOUPY

RUE GARANCIÈRE, 5

1874

Mesdames, Messieurs,

Je voudrais avoir, au moins pour un moment, le talent de la parole qu'avait l'homme dont je vais essayer de retracer la vie, afin de prouver tout ce qu'il y a de grand et de noble chez ceux qui, comme Marchal, savent par leur travail, leur honorabilité et leurs talents s'élever d'une modeste aisance aux rangs les plus éminents de la société, et qui, d'une instruction élémentaire savent s'élever aux plus grandes hauteurs de la science.

Toutes les personnes réunies aujourd'hui autour de cette tombe ont comme moi connu, apprécié et aimé Marchal.

Si j'ai seul la parole, vous tous qui m'écoutez, vous avez la pensée; suivons donc ensemble et le plus rapidement possible une vie si courte par la durée, mais si remplie par les événements. A la fin de cette excursion, nous n'aurons pas seulement passé quelques instants derniers avec l'ami Marchal, nous aurons puisé dans sa vie plus d'un enseignement utile.

Charles Jacob Marchal, né à Calvi le 3 juillet 1815, d'une famille occupant une modeste position militaire, fut bientôt conduit par ses parents à Bastia, ville natale de sa mère, et où son père, quoique Lorrain, alla vivre de sa retraite.

C'est à Bastia que Charles a reçu son éducation élémentaire, et il était encore au collége de cette ville, quand la France fit la conquête d'Alger.

M. Georges, mari de la sœur aînée de Charles, et officier comptable dans les hôpitaux d'Alger, appela le jeune Marchal dans cette ville, et le 27 juin 1831, Charles fut requis comme chirurgien sous-aide avant même d'avoir 16 ans révolus.

Après trois ans de séjour en Afrique et trois campagnes, on voit Charles remporter au concours le premier prix de chirurgie qui le fait entrer le 20 novembre 1833, à l'hôpital de perfectionnement du Val-de-Grâce.

Paris, cette Rome des temps modernes, est pour les personnes vulgaires qui y arrivent, un lieu de plaisir, tandis que pour les intelligences d'élite, cette capitale est le foyer des sciences, des lettres, des arts, du commerce et de l'industrie. C'est à ce foyer qu'elles demandent la lumière qui doit leur ouvrir des voies souvent nouvelles.

Marchal était parmi ces dernières, et l'hôpital militaire, la Faculté de médecine, tous les moyens d'ins-

truction qu'offrait alors la capitale, activèrent ses désirs d'instruction, encore plus qu'ils ne les satisfirent.

Dès 1833, il gagne le premier prix de chirurgie, ainsi que nous l'avons vu : en 1835, il gagne encore un premier et un deuxième prix ; mais le temps des études une fois écoulé, il fallait suivre la carrière, et le 3 décembre 1836, Marchal était attaché à l'hôpital militaire de Bastia.

Malgré le désir de retourner auprès de sa famille, Charles demande un congé qui lui permette de se faire recevoir docteur. En six mois, il prépare et subit les épreuves du baccalauréat ès-lettres, des premier, deuxième, troisième, quatrième et cinquième examens pour le doctorat. Le 12 juin 1837 enfin, il passe sa thèse.

La rapidité de toutes ces épreuves, comprenant les lettres et toutes les sciences médicales, semblerait faire croire que Marchal eut souvent besoin d'invoquer l'indulgence de ses juges. Il n'en fut rien ; il a eu les notes *bien*, *satisfait* ou *très-satisfait* à tous ses examens et la note *extrêmement satisfait* à sa thèse.

On pourrait supposer que le sujet de cette thèse était un point quelconque choisi en vue de remplir un simple devoir académique. Cette fois encore, Marchal sort du commun et il fait sa thèse sur un nouveau procédé, à lui propre, de lier les artères axillaire et poplitée. Il n'avait alors que vingt-deux ans.

*

Ne pouvant plus invoquer de motifs pour rester à Paris, Marchal se rend en Corse le 20 juillet, mais la veille même de son arrivée, il avait été promu au grade de chirurgien aide-major, devant se rendre à Lille auprès du 54e de ligne auquel il avait été destiné.

Fatigué par les épreuves qu'il venait de subir, et se trouvant auprès de sa famille, Marchal demande le retard de son départ; en attendant, un ami de Paris, M. Bourdin, se mettait au courant des vacances dans le 46e régiment de ligne, alors dans la capitale, et au premier emploi qui se présenta, Marchal y fut nommé.

Le voilà de retour, le 5 janvier 1838, dans cette capitale qu'il ne quittera plus, et, comme le 46e régiment recevait bientôt une autre destination, Marchal obtient de passer d'abord au 15e de ligne qui arrivait, enfin le 11 février 1840, il est attaché avec le même grade aux sous-officiers vétérans, c'est-à-dire que son séjour à Paris était assuré.

Marchal passa ces deux années à l'étude, et nous allons le voir déjà viser à l'enseignement. Ce n'est pas seulement à l'École de médecine militaire qu'il prétend arriver, il concourt pour l'agrégation en 1839, avant même d'avoir vingt-cinq ans. Il n'a pas l'âge exigé, et pour concourir, il a besoin d'une dispense. Si Marchal n'est pas nommé cette fois, du moins il a brillé au milieu de nombreux compétiteurs parmi

lesquels figuraient les Nélaton, les Gerdy, les Denonvilliers et autres qui, depuis, ont occupé le premier rang dans la chirurgie.

En attendant le retour du concours de l'agrégation, Marchal continue ses études, tantôt spéciales, tantôt générales, et pour ainsi dire encyclopédiques.

Une sorte d'académie de jeunes amis, appelée l'Athénée, s'établit dans le quartier Saint-Jacques, et là chacun des membres était obligé, dans un temps donné, de prononcer un discours sur un sujet quelconque. L'histoire, l'économie politique, les sciences, les arts formaient le fond de ces discussions, et la critique, les sarcasmes ou les éloges d'auditeurs difficiles prouvaient avec quel soin ces matières étaient traitées. Des hommes de grand mérite ont fait partie de l'Athénée, parmi lesquels on peut citer Ottavi, Paulin de Limayrac et autres.

C'est dans l'Athénée que Marchal développa cette disposition naturelle à parler en public et à traiter en peu de temps un sujet, quel qu'il fût.

Cette aptitude à parler facilement devait l'aider à écrire de même. Aussi, dans la seule année 1841, Marchal publie en deux volumes un *Précis d'histoire naturelle:* un volume ayant pour titre *la Physiologie de l'homme à l'usage des gens du monde;* un petit volume sur *le Sentiment et l'intelligence des femmes.* Il travaille avec Velpeau et Vidal de Cassis aux *Annales*

de la chirurgie française et étrangère; il travaille avec Jacob et Casimir Broussais au *Recueil des mémoires de médecine et de chirurgie militaires.*

Le succès de la carrière militaire de Marchal se confirmait. Le 16 novembre 1841, il est nommé chirurgien aide-major de première classe et attaché en cette qualité au dépôt de recrutement de la Seine. Ses qualités physiques, morales et sociales lui valent d'être déjà avantageusement connu dans le monde parisien, et ses qualités scientifiques le mettent en évidence dans les diverses corporations officielles. A l'École, il compte comme amis Velpeau et Orfila.

En 1844, le concours d'agrégation est ouvert de nouveau, et Marchal prend sa revanche. Après de brillantes épreuves, il l'emporte sur quatorze compétiteurs. Le sort lui donne pour sujet de thèse : *les Abcès intrà-pelviens,* lésion bien plus fréquente chez la femme que chez l'homme. Ce sujet qu'on aurait dit peu connu d'un chirurgien militaire, fait cependant que la thèse de Marchal justifie le choix de ses juges.

L'année suivante, la place de professeur d'anatomie et de physiologie pathologiques se présente à l'École de perfectionnement du Val-de-Grâce, et la nomination de Marchal est dans toutes les bouches, tant son mérite est de notoriété publique. Marchal a, dès lors, pour déployer son talent, la chaire et la clinique du Val-de-

Grâce. Ces succès le mettent au premier rang dans les divers services militaires et civils. Il fait partie de commissions universitaires, et dans une de ces réunions, présidée par Salvandy, il frappa l'attention de ce ministre qui, l'ayant invité à dîner, plaça sous sa serviette la croix de la Légion d'honneur.

C'était en 1846, et dans cette même année, un congrès général des sciences ayant été réuni à Paris, Marchal y brilla autant par ses éloquentes improvisations que par la variété de son savoir.

Les événements politiques de 1848 devaient apporter à l'existence de Marchal des modifications importantes. Les esprits, à Paris surtout, tendaient aux réformes sociales, et Marchal, âme ardente, ne pouvait rester indifférent à cette tendance.

Ses facultés si variées le plient à l'étude des questions politiques et sociales, comme elles l'avaient plié à l'étude des sciences.

Le mouvement populaire devient un excitant pour lui, il se mêle à la foule, et l'accueil qu'on fait à ses chaleureux discours, lui fait croire un instant qu'il peut arriver à la représentation nationale. Qui, plus que lui, aurait pu justifier cette prétention par la facilité d'élocution et par la connaissance approfondie des hommes et des choses?

De ce moment cependant, Marchal commence à trouver des résistances. Le tort qu'on lui trouvait

d'avoir parcouru, à l'âge de trente-trois ans, le chemin que tant d'autres n'avaient pu parcourir pendant une longue vie, les ambitions de ceux qu'il avait froissés par ses succès, eurent prise auprès du public, et Marchal comprit qu'il ne devait pas insister. On ne s'en tint pas là, et on ne craignit pas d'accuser Marchal d'être un socialiste. Sans doute, si par socialiste on entend tout homme qui s'occupe d'intérêts sociaux, Marchal était socialiste, comme tant de diplomates, d'économistes et d'hommes d'État; mais prendre ce mot dans le sens subversif et dissolvant de la société, était une calomnie contre Marchal. Ses nombreux amis et le général Changarnier, commandant les gardes nationales de la Seine, furent obligés d'intervenir auprès du ministre de la guerre pour détruire ses préventions.

Ces froissements devaient avoir une compensation. En 1850, Marchal obtient la main d'une demoiselle qui, avec la fortune, devait lui apporter la richesse de cœur, ce bonheur domestique que peuvent apprécier à sa juste valeur ceux-là seuls qui le rencontrent.

Les événements politiques marchaient à grands pas et la République allait faire place à l'Empire. Ces événements devaient réagir jusque dans l'organisation du Val-de-Grâce où, après la suppression de l'École de perfectionnement, Marchal resta comme médecin-major de première classe.

Quoique ne s'occupant plus de politique, Marchal n'en reste pas moins en butte aux accusations de ceux qui mettent ses idées en contradiction avec celles du gouvernement de plus en plus autoritaire.

Voyant sa carrière se ralentir du côté de la médecine et de la chirurgie militaires, Marchal tourne ses vues du côté de la médecine civile.

Un concours s'ouvre à la Faculté de médecine pour la chaire d'hygiène, et Marchal se met sur les rangs. Dans quelques épreuves il enlève l'auditoire par son éloquence; mais, tandis que les élèves lui font des ovations, les juges ne lui donnent pas un suffrage. Dès lors, si on n'invoque pas la politique, on accuse Marchal d'avoir été déjà trop favorisé. Favorisé par qui, par quoi? Ce ne sont pas sa fortune, sa famille qui lui ont valu les succès obtenus; c'est à son travail, à son talent qu'il les doit, et, loin de le rabaisser, ces insinuations le rehaussent aux yeux du public bien pensant. Marchal, avec son âme aussi sensible qu'élevée, aurait pu seul nous dire tout ce qu'il éprouva de poignant à ce moment; mais ce qui nous le dit, c'est la résolution que nous allons lui voir prendre et que bien d'autres n'eussent pas prise.

Le silence ne suffit plus à racheter le bon vouloir des représentants du gouvernement qui veulent peut-être d'autres ouvertures; et si, comme on l'en accusait,

Marchal était un courtisan, il ne lui en aurait pas coûté de faire des soumissions.

Le silence de Marchal fit qu'une décision ministérielle du 21 avril 1852 l'envoya à Constantine comme médecin principal de deuxième classe. C'était une disgrâce, et les nombreux amis, les compatriotes de Marchal cherchèrent vainement à la lui épargner.

Le chef du pouvoir insiste sur la détermination prise, et Marchal, plutôt que de subir une peine non méritée, brise son passé, son présent et renonce à la carrière militaire.

Marchal avait tant acquis que ces pertes furent loin de le mettre mal à l'aise. Outre sa nouvelle famille, il a dans Paris tant de clients qu'à peine il peut suffire à les satisfaire, et il consacre le peu de temps qui lui reste au bénéfice de la science, sa plus grande favorite.

C'était la chirurgie qui l'avait passionné d'abord; désormais ce sera la médecine proprement dite, et ces études complètent, pour ainsi dire, Marchàl. Sa clientèle absorberait le plus actif des médecins; il trouve encore le temps d'écrire et de méditer. Je ne transcrirai ici que le titre de ses principales publications.

En 1855 : *Mémoire sur les dangers des bains chauds;*

Mémoire sur le cancer;

Mémoire sur la nature et le traitement de l'angine couenneuse;

Mémoire sur les accidents cérébraux-albuminuriques.

En 1856 : *Mémoire sur l'empoisonnement par la vapeur de l'essence de térébenthine.*

Ces publications traitent de maladies locales; mais si Marchal est observateur minutieux des détails, il est aussi observateur de l'ensemble, il est généralisateur, et, dès 1866, nous le voyons s'élever aux plus hautes régions des doctrines médicales. Tous les faits particuliers qui tombent sous son observation ne sont que des espèces dont il a déjà créé à sa manière les genres et les familles. C'est aux études générales que correspondent ses travaux dont le titre paraît barbare au vulgaire, mais qui est significatif pour le savant; tels sont :

En 1860 : *Mémoire sur l'olo-iatrie et la topo-iatrie;*

Mémoire sur l'indépendance de la médecine;

Mémoire sur le prétendu vitalisme de Bichat.

En 1861, il fait des études sur les doctrines de Pinel.

La santé de ses filles ayant nécessité un séjour momentané au bord de la mer, Marchal, qui est l'acti-

vité personnifiée, porte son attention sur une source minérale du voisinage, et fait, en 1862, sa *Notice sur les eaux de Brucourt;* mais ces divers travaux ne peuvent être comparés au fort volume in-octavo qu'il publie en 1864, *Recherches sur les accidents diabétiques.*

Sa clientèle et, malheureusement, un membre de sa famille, devaient ici mettre à l'épreuve son savoir et son intelligence. Les accidents diabétiques sont le sujet sur lequel Marchal a médité le plus; mais aussi il est celui où il a le plus découvert. Ainsi, au lieu de ne voir dans le diabète qu'une maladie provenant de la présence du sucre dans les urines ou d'une quantité anormale de ce liquide, Marchal étudie le diabète dans ses accidents locaux et généraux.

La mortification des membres, les abcès et les furoncles de la peau, les altérations cérébrales et autres, rentrent dans les principes établis par Marchal. C'est une véritable découverte scientifique, c'est un véritable éclair de génie.

En 1866, Marchal publie un volume sur le choléra sous ce titre : *Lettres et propositions sur le choléra*; c'est-à-dire que ses idées de généralisation s'étendent à cette terrible maladie dont Marchal avait déjà eu l'occasion de s'occuper en 1852, dans sa thèse de concours pour la chaire d'hygiène.

Croirait-on que ces hautes études de Marchal lui

ouvrent les portes de quelque grand corps savant où son savoir, sa parole trouveraient un si juste emploi ? Non, Marchal est laissé à l'écart, on ne donne même pas un prix à son volume si remarquable sur le diabète.

Ah ! les corps savants n'apprécient pas tout le poison qu'ils jettent dans les âmes vaillantes en les éloignant dès qu'elles approchent d'eux.

Ceci cependant ne décourage pas Marchal qui a, pour le soutenir, l'amour de la science et une grande clientèle. Je me trompe, il a, pour le soutenir, le public médical. Marchal ne pouvait pas manquer de le sentir : aussi va-t-il produire ses idées dans des cours à l'École pratique de la Faculté, et les produit-il dans un journal à lui. Le titre de ses cours est *l'olopathie* ou l'étude des maladies dans ce qu'elles ont de général sur le corps vivant, et la démonstration des principes qui font que les maladies les plus localisées se rattachent à des causes ou à des effets généraux.

Le titre de son journal est celui de *Réforme médicale*, c'est-à-dire que Marchal aborde avec un savoir éminent, les diverses doctrines médicales qui ont primé dans la science, pour faire ressortir leurs avantages et leurs inconvénients.

Le concours des élèves et des praticiens à ses leçons, prouvait le prix qu'y attachait le public médical de Paris : les nombreux abonnés de son journal, qui a pris en 1867 le titre de *Tribune médicale*, prouvaient

le prix qu'attachaient à ses idées, les médecins de la province et de l'étranger.

C'est dans cette tribune que Marchal révèle la multiplicité de ses connaissances médicales. Il n'a pas seulement des principes généralisateurs, son olopathie; il a des idées arrêtées, quelquefois saisissantes de nouveauté, et toujours importantes sur tous les points de la chirurgie et de la médecine.

Ceux qui, en voyant Marchal traiter de sujets aussi divers, l'ont accusé de légèreté, sont démentis par la gravité avec laquelle il a traité ces mêmes sujets. Les discours ont passé, mais les écrits de Marchal restent pour le justifier auprès des hommes impartiaux.

Nous venons de voir Marchal parcourant le domaine de toutes les sciences médicales, et s'élevant des détails les plus minutieux aux principes les plus élevés. Mais si nous nous arrêtions là, nous aurions de lui une idée bien incomplète.

Je n'ai jamais connu de nature plus riche que la sienne, je n'ai jamais connu de pouvoir plus assimilateur que le sien; en un mot je n'ai jamais connu d'homme ayant une pareille variété d'aptitudes.

Son cerveau n'était pas un volcan intellectuel où le désordre l'emporte sur l'impétuosité de la pensée; c'était un grand atelier où les idées étaient parachevées avec une activité prodigieuse et rectifiées, mises en ordre par un jugement aussi sûr que prompt. Quelque

fût le sujet qui l'avait frappé, Marchal était en état de le saisir, de le développer avec une étonnante supériorité; aussi que de fois n'a-t-il pas forcé l'admiration de ceux qui le connaissaient de longue date, comme de ceux qui le voyaient pour la première fois.

Gannal avait pris le monopole des embaumements ; Marchal trouve un nouveau procédé d'embaumement et en 1843, il est assigné par Gannal comme usurpateur de son procédé. L'affaire est plaidée, et c'est Marchal lui-même qui défend son procès, bien plus, il le gagne. Le talent qu'il déploya dans cette défense, frappa tellement l'auditoire que, magistrats et avocats lui dirent à la fin : « Mais, Monsieur Marchal, vous « êtes né avocat; en embrassant la carrière médi- « cale, vous avez manqué votre vocation. »

Marchal avait en effet toutes les qualités de l'orateur. Un port noble dans toute sa personne, des traits fins et un visage aussi mobile que hautement expressif, mais empreint d'une douceur sympathique. Sa voix sonore, vibrante, se faisait entendre de tout l'auditoire; sa diction était aussi claire que correcte, et son geste était mesuré : mais ces qualités extérieures étaient rehaussées surtout par l'art d'exposer son sujet, de l'encadrer dans des limites rationnelles, et de l'émailler d'une foule d'incidents anecdotiques, de traits piquants. Ces qualités le relevaient précisément dans les cours publics, dans les compétitions des concours

et l'auraient placé au premier rang dans le barreau, comme à la tribune d'une Chambre.

Celui que nous venons de voir chirurgien, médecin, orateur, était aussi poëte. Si quelques-uns de mes auditeurs sont étonnés de ce titre, ils pourront bientôt reconnaître leur erreur en lisant les poésies qui vont être imprimées. Qui aurait jamais pu établir les rapports existants entre la médecine et la poésie ? Il fallait pour cela l'adresse de Marchal, et dans une conférence faite à Valentino, il charma pendant une heure les poëtes et les médecins.

Cette variété d'aptitudes artistiques n'empêchait pas Marchal de s'occuper des choses les plus graves. Tous ceux qui l'ont connu, ont pu l'apprécier comme penseur et comme philosophe. Les lecteurs trouveront dans ses écrits des pensées on ne peut plus justes et élevées sur les questions les plus difficiles, depuis l'étude des forces de la matière jusqu'à l'étude des causes premières et des causes finales qui constituent les limites de l'intelligence humaine.

La guerre de 1870-71 et le siége de Paris forcent Marchal à chercher avec sa femme et ses filles, un asile au loin. Croyez-vous qu'il jouira au moins de ce temps pour se reposer de ses fatigues? Non, certes; il publie à Pau tout un volume sur les événements du jour. La philosophie, l'économie politique et sociale, les causes et même la stratégie de la guerre, tout se ploie et se

mêle avec harmonie sous la souple et habile intelligence de Marchal. Je pourrais aller plus loin encore sous le rapport des facultés intellectuelles de Marchal; mais je m'arrête pour terminer en parlant de ses qualités affectives.

On pouvait dire d'avance qu'un être aussi sensible aux choses passagères devait éprouver des sentiments bien profonds sous l'action des liens de la société et de la famille.

Oh! vous tous qui avez connu Marchal, avez-vous jamais trouvé de meilleur ami? Quelle aménité, quelle bienveillance! et ce qui prouve qu'il n'y avait en lui ni calcul, ni affectation, mais un fond réel de bonté, c'est qu'il était toujours le même et qu'il était bon, obligeant avec le riche comme avec le pauvre.

Bon fils, Marchal a assuré le bien-être de sa mère, et a été envers ses parents adoptifs d'une docilité filiale. Père, il a eu le bonheur d'arracher, plus d'une fois, ses filles à la mort; époux, il a, pour ainsi dire, aiguisé son intelligence à apporter à sa femme tout ce que peuvent un cœur aimant et un cœur aimé.

Tout ce bonheur malheureusement ne devait pas durer longtemps. La mort ou la séparation de ses parents devait retrécir le cercle de sa famille, mais en resserrant de plus en plus les membres restants. Grâce à son savoir et à ses soins, Marchal venait de sauver sa femme d'une grave maladie; il venait de marier

dignement sa fille aînée, lorsque sa santé altérée devait finir bientôt par une catastrophe.

Dans l'intérêt de la santé des siens, Marchal passait l'été au bord de la mer, et habitait, à Paris, un des sites les plus sains et les plus agréables des nouveaux quartiers. Pour répondre à sa clientèle, pour conserver son cabinet de consultation, il se rendait tous les jours au centre de la ville.

Ces fatigues pouvaient affaiblir le corps de Marchal, elles ne fatiguaient pas son esprit; car, malgré tout, il conservait la rédaction de la *Tribune médi cale*. Marchal pensait à tout et à tous, excepté à lui même.

La puissance de son cerveau sur les organes, la prédominence de son système nerveux étaient telles que tout se taisait devant les travaux de l'esprit. Cette activité fébrile du système nerveux devait aussi conduire à des conséquences funestes.

La circulation commençait à s'embarrasser, les jambes s'œdématiaient, les poumons se laissaient engorger par le sang.

Lorsque le 5 février 1873, Marchal vint me prier d'aller voir sa fille aînée déjà sur la voie de la maternité, il me dit ces propres mots: « Mon ami, je ne « ferai pas de vieux os; j'ai déjà les jambes enflées et « je suis poussif. » Ma réponse d'ami fut à la fois un conseil et un reproche sur les fatigues auxquelles il se

livrait. Le lendemain, en allant voir sa fille, je trouvai à Marchal les yeux plus rouges que d'habitude et j'en attribuai la cause à l'émotion qu'il éprouvait d'être grand-père dans quelques mois. Malheureusement il n'en était pas ainsi.

Le soir même, après avoir corrigé les épreuves de son journal, après avoir fini ses visites et ses consultations, Marchal rentrait chez lui, lorsqu'étant encore en voiture, il est frappé d'une hémorrhagie cérébrale.

Il lui reste à peine la force de monter au premier étage pour tomber entre les bras de sa chère compagne. De nombreux confrères et amis, je n'ai pas besoin de le dire, l'ont entouré de tous les soins possibles, mais en vain, et le 24 février, Marchal expirait, à peine âgé de 57 ans. Soldat de la science et de la pensée, il mourait en héros, les armes à la main, sacrifiant, pour ainsi dire, sa vie, à l'âge où tant d'autres font commencer les jouissances.

Mais la vie de l'homme ne se mesure pas seulement par la durée. Elle se mesure aussi par les événements dont elle a été remplie, et j'ai prouvé qu'il n'était pas d'être plus actif que Marchal. Là encore ne s'arrête pas sa vie.

L'homme vit dans le passé par l'étude de l'histoire et par l'étude des sciences positives qui lui font remonter le cours des siècles.

Il vit dans l'avenir par ses enfants, par les travaux qu'il a produits, il vit enfin par les souvenirs qu'il a laissés autour de lui.

Si réelle que soit la mort de Marchal, cela ne l'empêche pas de vivre encore, et de recueillir même les fruits de ses travaux.

N'avons-nous pas vu, à la nouvelle de sa mort, la presse médicale comme la presse politique rendre justice à son talent, à ses rares qualités? Loin de rester dans l'oubli, ses idées, ses travaux recevront un nouvel essor, j'en suis convaincu, et trouveront une plus juste récompense.

Et nous tous qui sommes ici, quoique n'ayant pu revoir Marchal depuis plus d'un an, ne l'avons-nous pas encore présent devant les yeux? Il me semble le revoir avec son teint animé, son large front, son air gai et ouvert, le sourire sur les lèvres.

Non, cher ami, tu n'es pas mort pour nous : si habile que soit le ciseau de l'artiste qui a reproduit tes traits dans ce buste, ton image est plus vivante encore dans notre esprit, et cette image ne mourra qu'avec nous.

A. MATTEI,
d.-m.-p.

ARIS — IMP. VICTOR COUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.